

CHAPITRE V

Les détours compliqués que la pulsion utilise pour atteindre son but

L'état inanimé, la vie, la mort.

ET/OU

Essais de psychanalyse p.77 à 88

O.C. XV p.305 à 315

PBP p. 77

O.C. XV p. 305 § 1 (35)

L'absence d'un pare excitations qui protège la couche corticale réceptrice contre les excitations en provenance de l'intérieur entraîne la conséquence que les transferts d'excitation interne acquièrent une importance économique prépondérante et occasionnent souvent des perturbations économiques comparables aux névroses traumatiques.

D.V. L'angoisse concerne les "transferts d'excitation" internes qui "acquièrent une importance économique prépondérante et occasionnent souvent des perturbations économiques comparables aux névroses traumatiques".

Les pulsions de l'organisme manifestent la limite du soma et de la psyché : elles sont ce qui cherche à se dire et qui réunit le soma et la psyché, c'est-à-dire *le corps*. C'est en effet l'élément le plus important et le plus lumineux.

Les pulsions sont mobilisées par l'angoisse préparatrice. Avec ce concept d'angoisse, on retrouve ici la notion du temps, pour le sujet, en fonction de ce qui va arriver.

PBP p. 77 § 2

O.C. p. 305 §2 (35)

Il ne paraîtra peut-être pas trop aventuré de faire l'hypothèse que les motions provenant des pulsions sont conformes au type du processus nerveux librement mobile et poussant vers la décharge, et non à celui du processus nerveux lié.

D.V. La pulsion et les mouvements de l'excitation (*le passage à l'acte*) sont conformes au type du processus nerveux librement mobile. Elles poussent vers la décharge, là où il n'y a plus de résistance au passage dans le système conscient qui ne transmet "*pas d'énergie liée, mais seulement de l'énergie capable de décharge*". Il dénie tout interdit et finalement toute règle et toute loi. Il s'en suit, que les pulsions tendent à la décharge, consciente ou inconsciente, dans la transformation de la réalité.

NOTES. Les motions et les mouvements de l'excitation sont des processus nerveux qui poussent vers l'acte. C'est une décharge qui pousse vers l'acte pour modifier la réalité matérielle afin que le plaisir se réalise (cf. p. 68). Les processus nerveux librement mobiles sont ceux où il n'y a plus de résistance à l'acte.

Le système conscient ne transmet pas d'énergie liée, mais seulement de l'énergie capable de décharge c'est-à-dire d'un côté ce qui est dans l'ordre de la parole et de l'autre ce qui est de l'ordre de la décharge, de l'action.

PBP p. 77 § 2

O.C. p. 305 § 2 & 306 (35)

Le meilleur de nos connaissances sur ces processus provient de l'étude du travail du rêve. Cette étude nous a montré que les processus diffèrent fondamentalement dans les systèmes inconscients et dans les systèmes (pré) - conscients. Dans l'inconscient, les investissements peuvent facilement être en entier transférés, déplacés, condensés, ce qui, s'il s'agissait de matériel préconscient, ne pourraient que produire des résultats erronés ; c'est là aussi ce qui rend compte des singularités bien connues du rêve manifeste, quand les restes diurnes préconscients ont été

élaborés selon les lois de l'inconscient. J'ai nommé « processus primaire » psychique ce type de processus qui se produit dans l'inconscient par contraste avec le processus secondaire qui a cours dans l'état de veille normale.

D.V. Le meilleur de nos connaissances sur ces processus provient de l'étude du rêve. Il nous livre dans la déconnexion et le manque de préparation que réalise le sommeil, la manière dont fonctionnent les motions non liées, c'est-à-dire la conscience détachée du soma.

Dans le rêve, pour ainsi dire, la conscience du langage est donnée à l'état pur, déliée "du faire" pulsionnel auquel elle est liée à l'état de veille.

NOTES. L'étude du rêve par le manque de préparation et la déconnexion dus au sommeil nous livre la manière dont fonctionnent les motions non liées, c'est-à-dire la conscience détachée de son univers consommable. La conscience du langage est donnée à l'état pur, déliée du faire pulsionnel. Freud est particulièrement attentif au rêve : il nous donne la manière inconsciente dont le psychisme fonctionne. Le moment où le conscient n'est pas lié aux déterminations des excitations pulsionnelles.

Ceci nous a amené à nous interroger sur le conscient, sur l'état de veille et sur le sommeil.

D.V. À l'état de veille, les excitations internes se trouvent nouées aux excitations externes : à la logique d'un langage valable pour tous et qui renvoie à ce qui parle en chacun (altérité) et au codage des sens et des sensations dans le rapport à l'autre et aux autres. Les sensations du dedans sont liées aux excitations verbales reçues du dehors.

NOTES. La conscience est le lieu où, à l'état de veille, les excitations internes se trouvent nouées aux excitations externes, à la logique d'un langage valable pour tous qui renvoie à ce qui parle en chacun. Il renvoie également au codage des sens et des sensations dans le rapport à l'autre.

D.V. À l'état de sommeil, les excitations provenant des pulsions qui conduisent à la décharge et qui sont liées, laissent tranquille l'énergie libre. Elle va se déplacer à sa guise selon la manière (atomisée) dont elle a été codée, mais sans tenir compte de la parole qui organise originellement le code en tant que tendance à parler et qui doit se réaliser à travers le jeu des pulsions.

NOTES. À l'état de sommeil, les excitations provenant des pulsions qui conduisent à la décharge sont déliées et laissent l'énergie libre se déplacer à sa guise selon la manière dont elle a été codée antérieurement. Elle ne tient pas compte de la parole qui organise originellement le code : elle doit se réaliser à travers le jeu pulsionnel de la veille selon un code inconscient qui échappe au code social. Ce passage inconscient d'un code à un autre est celui du dédoublement interne.

La parole organise l'ensemble en tant qu'elle ouvre constamment le codage interne et se risque dans le codage externe. C'est la raison pour laquelle nous ne voulons pas parler : nous voulons conserver en nous ce qui est de l'ordre du rêve comme si c'était le réel.

Ce passage inconscient d'un code à un autre révèle une autre manière d'entendre, d'éprouver, de coder les mots et les choses. L'ordre des sensations dans le sommeil n'est pas l'ordre du rapport à l'autre. La loi du langage tient compte de la défense qui structure l'appareil psychique qui articule le moi au corps de l'homme.

Le passage de l'état de veille à l'état de sommeil, ce qui fait qu'il y a un rapport entre le langage et le fait que ça parle en moi est complètement déconnecté si bien que c'est ce qui se dit en moi qui va être le vrai. Le rêve nous

donne toujours l'impression que c'est réel, on est dedans. Quand nous sommes éveillés nous obéissons à une loi du langage avec les autres. Quand nous dormons, ce sont simplement les mécanismes de défense qui constituent l'appareil psychique et qui font loi : il n'y a pas d'autre loi que l'interdit de la défense. Elle est entièrement ordonnée à la manière dont moi dans mon corps, j'ai éprouvé des sensations. C'est une défense à usage interne.

Il y a un rapport entre la loi (le permis et le défendu) qui permet de vivre parmi les autres et dans lequel s'inscrit le corps organique. Pour vivre en société, il faut respecter une loi qui est celle du langage en rapport avec la défense c'est-à-dire le rapport plaisir déplaisir : dans le sommeil, le principe de plaisir - déplaisir fait loi. La défense, comme fonctionnement de ce principe où s'inscrit ce qui est de l'ordre de la psyché dans le rêve est complètement séparé du soma. Le rêve est déconnecté de ce qui nous met en rapport avec les autres, avec le soma. Quand on rêve, on ne sait pas qu'on a un corps : on est dans l'ordre d'une pulsion qui aurait fait tomber la charge qu'elle a de gérer les excitations motrices.

Là où il y a confusion entre la loi comme ouverture à l'autre et la défense comme fonctionnement de l'appareil psychique interne, il y a impossibilité de distinguer la réalité du rêve (psychose). Il y a identité duelle spéculaire entre le réel que vise le désir et l'imaginaire qui n'obéit qu'au plaisir déplaisir. Cliniquement, on le retrouve constamment : c'est souvent le signe de quelqu'un qui se précipite par exemple vers le suicide comme pris au piège de réaliser ce qu'il a rêvé. Il y a fusion entre le moi imaginaire et le moi réalité, celui qui pour Freud organise le corps dans son rapport aux autres corps. La dimension de la parole comme telle (spécifique de l'homme parlant) n'est tenable ni d'un côté ni de l'autre, ni du côté de la veille, ni du côté du rêve, ni du côté de la technique et de l'organisation sociale.

Les hommes qui parlent vraiment sont ordonnés à parler. La forclusion du symbole indique que la parole de l'homme ne trouve son origine ni dans la parole ni dans son corps : il se sépare, se dédouble indéfiniment. La parole est originaire, même si elle participe à l'état de veille et à l'état de sommeil comme de l'imaginaire et du réel. Elle est originaire et de l'un et de l'autre. C'est pour cela qu'elle est intéressée dans ses effets et par l'un et par l'autre. Elle n'est pas tierce parce qu'entre les deux mais tierce uniquement parce qu'originaire. La parole est originaire de l'un et de l'autre, elle ouvre sur l'origine et lie ce qui est secondairement dissocié c'est-à-dire l'autre et moi-même.

PBP p. 78 §1

O.C. p. 306 §1 (35)

J'ai nommé "processus primaire" psychique ce type de processus qui se produit dans l'inconscient par contraste avec le processus secondaire qui a cours dans l'état de veille normale... Ce serait alors la tâche des couches supérieures de l'appareil psychique que de lier l'excitation pulsionnelle lorsqu'elle arrive sous forme de processus primaire.

D.V. Est-ce à dire, que, dans l'inconscient, la conscience serait déliée ou dispensée (rêve) d'avoir, en tant que "couche supérieure de l'appareil psychique", la tâche de lier "l'excitation pulsionnelle lorsqu'elle arrive sous forme de processus primaire" ? Dans le processus primaire, il y aurait un code qui échappe au code social, qui se délie de ce code, pour obéir à un codage "personnel", individuel.

NOTES. Il y a passage de l'état de veille à l'état de sommeil d'un code à un autre.

D.V. Ce passage inconscient d'un code (social) à un autre code, celui de l'état de sommeil, (l'autre scène) révèle une autre manière d'entendre et d'éprouver (dédoublément), une autre manière de coder les mots, les choses ou les sensations.

NOTES. Dans le rêve, c'est une autre manière d'éprouver et d'entendre : l'appareil psychique est référé au langage inconscient, mais pas du tout noué par le jeu du mouvement pulsionnel à l'état de veille.

D.V. Ce passage met en rapport la loi du langage en tant qu'elle n'est pas sans autres (*qu'elle n'existe pas en dehors d'une collectivité*) avec la défense qui structure l'appareil psychique en tant qu'il n'est pas sans moi, sans mon corps.

La Loi constitue le rapport entre le permis et le défendu qui permet de vivre avec l'autre (*parmi les autres*) où s'inscrit le soma. Il permet aussi de vivre relativement à l'Autre avec la défense, c'est-à-dire finalement, le principe de plaisir/déplaisir et relativement à moi, où s'inscrit la psyché et à la division moi/sujet c'est-à-dire au désir de l'Autre.

NOTES. Dans le sommeil, ce qui fait loi c'est le principe de plaisir déplaisir complètement séparé du soma, de ce qui nous met en rapport avec les autres. Quand on rêve, on ne sait pas qu'on a un corps. On est dans l'ordre d'une pulsion qui aurait fait tomber la charge qu'elle a de gérer les excitations motrices.

D.V. Il est impossible de distinguer la réalité du rêve là où il y a confusion entre la loi comme ouverture à l'Autre et la défense comme fonctionnement *de l'appareil psychique interne*.

Il y a alors identité duelle (*spéculaire*) entre l'imaginaire qui obéit au principe de plaisir déplaisir et le réel qui est ce que vise le désir, la fusion entre moi-imaginaire et moi-réalité (Freud) (*celui qui, pour Freud, organise le corps dans son rapport aux autres corps*) et forclusion du symbolique de la parole en tant que lien entre les deux.

La parole n'est à l'origine ni en l'un ni en l'autre, elle est originaire de l'un et de l'autre et ouvre sur l'origine où se lie ce qui secondairement est dissocié : l'Autre et Moi-même.

NOTES. La dimension de la parole, spécifique de l'homme parlant, n'est tirable ni d'un côté ni de l'autre : ni du côté de la veille ni du côté du rêve.

PBP p. 80 § 2 & 3

OC p. 308 § 1 & 2 (38)

Une pulsion serait une poussée inhérente à l'organisme vivant vers le rétablissement d'un état antérieur que cet être vivant a dû abandonner sous l'influence perturbatrice de forces extérieures... Cette conception de la pulsion paraît étrange : nous sommes habitués à voir dans la pulsion le facteur qui pousse vers le changement et le développement et voici que nous devons y reconnaître précisément le contraire, l'expression de la nature conservatrice du vivant... Il est tentant de poursuivre jusqu'à ses dernières conséquences l'hypothèse selon laquelle toutes les pulsions veulent rétablir quelque chose d'antérieur.

D.V. Si on abandonne le schéma physiologique et qu'on prend au sérieux la réalité de la parole (*la réalité symbolique de la parole devient une nouvelle réalité*), nous avons trois réalités : imaginaire, symbolique, réel. La pulsion contient la poussée inhérente de l'organisme vivant parlant vers le rétablissement d'un état antérieur mais originaire : c'est le désir comme originel (*désir originaire*).

Le désir originaire de l'homme est le désir de l'Autre en tant qu'il est ouverture à l'Autre. Aucune pulsion ni leur ensemble n'est adéquat à ce qui cherche à se dire depuis l'origine. Ce qui cherche à se dire dès l'origine dans la pulsion, c'est la parole. Cette parole originaire ne peut pas être un état, une

représentation ou un produit. Elle est l'acte d'un sujet, une parole en acte, une parole qui se donne, "la parole qui fait l'homme" (Lacan) : un don.

NOTES. On ne peut penser un état originnaire : l'origine est un acte. La parole peut alors être pointée comme l'acte originnaire.

D.V. Dans la pulsion - dans le pulsionnel ou dans la poussée des pulsions - ce qui est en œuvre, c'est ce qui pousse l'homme à parler, dans ce qui le pousse et/ou l'appelle à vivre jusqu'à la mort. Ce qui le pousse - à travers toutes les médiations freudiennes - ne peut être (en logique) que ce qui est là depuis l'origine et qui le fait naître et mourir pour qu'il parle de la parole, pour qu'il donne un corps à la parole, pour qu'il chante finalement et que la parole ne se perde pas dans un corps qui ne la reconnaîtrait plus et s'éteindrait dans une pure animalité ou une pure fonctionnalité technique indéfinie.

Du coup, la pulsion a un double sens, car d'admettre le concept d'Autre ou d'objet, elle ne se pense que dans l'ordre d'un renversement qui peut devenir ambivalence dans l'indéfini de l'imaginaire. Dans l'imaginaire, le désir de l'Autre en tant que désir de l'homme n'a pas de sens, ou reste une pure construction théorique. D'où la perplexité probe et scientifique de Freud : "nous sommes habitués à voir dans la pulsion le facteur qui pousse vers le changement et le développement... Et voici que nous devons reconnaître précisément le contraire, l'expression de la nature conservatrice du vivant..."

PBP p. 82 § 1

OC p. 310 § 1 (40)

S'il nous est permis d'admettre comme un fait d'expérience ne souffrant pas d'exception que tout être vivant meurt, fait retour à l'anorganique, pour des raisons *internes*, alors nous ne pouvons que dire : le but de toute vie est la mort et, en remontant en arrière, le non-vivant était là avant le vivant.

D.V. Compte tenu de l'illusion que la vérité est de l'ordre de l'exactitude observable, Freud a été conduit à une entourloupette qui lui fait identifier "l'état antérieur" au vivant à la mort (comme si la vie n'était pas un acte mais un état). Après avoir déduit du fait observable qu'il n'y a pas de vie sans mort, le but de la vie serait la mort.

(Il manque la notion de chaos originel... si l'on veut).

Si on reprend - ce que j'ai amorcé à la suite de Lacan - on peut dire avec plus de rigueur que le but de toute vie, ce qui la pousse dès l'origine et jusqu'à la fin, c'est la parole, c'est de parler.

Les exemples cliniques d'enfermement (dans la mort) qui expriment l'impossibilité de parler, de confesser l'altérité de la parole ou de l'amour (but de la vie) sont infinis. D'où chez Freud l'opposition entre pulsion de vie et pulsion de mort, (*mettant la mort comme but de la vie*). Cette opposition serait plutôt à établir entre pulsion (tendance) à parler (altérité, changement) qui est du côté de la vie et pulsion à connaître (mêmeté, image) qui est du côté de la conservation.

NOTES. Connaître, c'est toujours ramener au même. Quand Freud dit que la vie est du côté de la conservation, ce n'est pas vrai. C'est dans l'ordre de l'imaginaire de penser que l'on peut ou que l'on veut conserver la vie. La vie par définition, comme la parole c'est l'axe qui se donne.

PBP p. 82 § 2

OC p. 310 § 2 (40)

Il advint un jour que les propriétés de la vie furent suscitées dans la matière inanimée par l'action d'une force qu'on ne peut encore absolument pas se représenter. Il s'agissait peut-être d'un processus préfigurant celui qui plus tard (*la parole*) a fait apparaître la conscience dans une certaine couche de la matière vivante. La tension survenue dans la substance jusque-là inanimée cherche alors à se réduire : ainsi était donnée la première pulsion, celle du retour à l'inanimé. La substance vivante avait encore en ce temps la mort facile... Pendant toute une longue période, il se

peut que la substance vivante ait été ainsi recréée sans cesse et soit morte facilement jusqu'au jour où des influences externes déterminantes se transformèrent, obligeant la substance qui survivait encore à dévier toujours davantage de son cours vital originaire et à faire des détours toujours plus compliqués pour atteindre son but : la mort.

D.V. Progressivement, ce qui va apparaître comme vital à Freud, n'est pas le processus qui, dans une certaine couche de la matière vivante, fait advenir à la conscience, mais **"les détours toujours plus compliqués"** que la pulsion fait **"pour atteindre son but"** : la mort. La vie est confondue avec la manière de conserver la vie. **"Les pulsions conservatrices seraient ce qui nous apparaît aujourd'hui comme phénomènes vitaux."**

L'origine de la vie anime la matière, mais Freud la voit aussi dans l'état de vie qu'imposent les pulsions conservatrices à la première pulsion de mort qui est celle du retour à l'inanimé. La vie ne serait que le sursis ou qu'un sursis.

Notes. Pour Freud, la vie n'est pas la tension originaire mais la pulsion qui retourne à l'inanimé. La vie c'est la pulsion, le temps qu'il faut pour retourner à la mort. La vie est un sursis, un temps de conservation qui l'empêche de retourner à l'origine.

Freud est en contradiction quand il dit que le but de la vie c'est la mort comme si vie et mort étaient équivalents.

D.V. En tout cas pour Freud **"le processus préfigurant celui qui plus tard a fait apparaître la conscience..."** est dans la matière. Par rapport à ce processus, les pulsions sont secondes. La première est celle qui s'oppose à cette animation de la matière vivante : celle du retour à l'inanimé.

"Le processus..." est un au-delà des pulsions. Le pointage de l'origine ne peut se faire que dans ou à travers l'opposition pulsionnelle et le postulat selon lequel l'ensemble de la vie pulsionnelle sert à amener la mort.

Pour ma part, ce processus, je ne peux le mettre ailleurs que dans l'ordre de la parole puisque c'est elle qui autorise la conscience et qui anime la matière vivante.

PBP p. 83 § 2

OC p. 311 § 1 (41)

Cette tendance de l'organisme à s'affirmer en bravant le monde entier, cette tendance mystérieuse qui ne peut être mise en relation avec rien (elle est originale et ne se déduit d'aucune opposition) **nous n'avons plus qu'en faire.**

Il reste que l'organisme ne veut mourir qu'à sa manière...

D.V. L'organisme résiste à ce qui le fait mourir. Ce qui pousse à mourir est premier ! Je maintiendrais, comme le dit Freud, que la vérité de la vie est paradoxale.

PBP p. 83 § 2 & p. 84 § 1

OC p. 311 §1 (41)

D'où ce paradoxe que l'organisme vivant se raidit de toute son énergie contre des influences (dangers) qui pourraient l'aider à atteindre son but vital par la voie courte (par un court-circuit pour ainsi dire) ; mais un tel comportement est précisément spécifique d'une tendance purement pulsionnelle par opposition à une tendance intelligente

D.V. Ce but vital pour Freud c'est la mort. Le non-vivant est confondu par lui avec l'inanimé qui était là avant. Le vivant prend maintenant le statut d'un état de mort précédant un état de vie. *En effet, le non-vivant antérieur à la vie n'est pas la mort. Il faut qu'il y ait eu vie pour qu'il y ait une mort.*

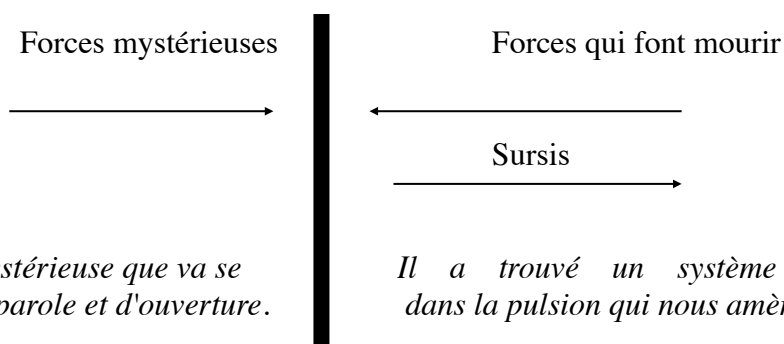
Le raidissement de la conservation, prise maintenant pour l'état de vie, est donc spécifique d'une tendance purement pulsionnelle. Il faudrait dire, le résultat spécifique d'une opposition purement pulsionnelle : opposition et spécificité pulsionnelles, que Freud oppose à une tendance intelligente.

En fin de parcours de ce paragraphe, où est née l'opposition pulsionnelle, nous voilà renvoyés à une tendance intelligente qui n'est pas de l'ordre pulsionnel et dont Freud se désintéresse. Elle fonde mystérieusement le passage du non-vivant au vivant, mais il ne peut rien en dire quand il étudie à travers la grille pulsionnelle le retour à l'inanimé. Elle n'est rien d'autre finalement que le processus préfigurant celui qui plus tard a fait apparaître la conscience dans une certaine couche de la matière vivante, "**cette force qui a suscité la vie et qu'on ne peut encore absolument pas se représenter**".

En fin d'opération, que peut-on conclure ? La force qui fait apparaître la vie dans l'ordre de la conscience ne peut être pointée que dans l'opposition pulsionnelle qui fait apparaître la mort dans l'ordre de la conscience et qui la fait apparaître comme disparition de la vie en tant qu'individuelle et non indéfiniment conservable ! Or , la vie se transmet et se donne par-delà toutes les organisations pulsionnelles individuelles.

Certes avec cette conclusion, les pulsions sexuelles vont trouver leur place relativement à la mort.

Notes. Dans ces pages 82 et 83, Freud crée un véritable mythe, un conte scientifique. La pulsion a un but : réduire la tension, la ramener au plus près de zéro. Il en vient à dire que vivre ce n'est pas mourir tout de suite. Il est difficile d'associer la mort avec l'état inanimé des origines car ainsi, Freud fait sauter la question du temps.



C'est dans la force mystérieuse que va se situer le concept de parole et d'ouverture.

Il a trouvé un système de résistance dans la pulsion qui nous amène à la mort

*Il dit bien qu'il y a une force mystérieuse qui a produit les propriétés de la vie. Il y a des forces qui font mourir et des forces qui vont contre et qui nous tiennent en sursis. Il a trouvé un système de résistance des pulsions qui nous amène jusqu'à la mort. Il s'agit d'une opposition pulsionnelle où la mort est devenue une entité équivalente à la vie. Alors qu'est ce qui fait qu'on peut vivre quand on est mortel ? Dans ce texte Freud ne parle pas de la mortalité mais de la mort. Il laisse tomber "**la force mystérieuse**"..."**nous n'en avons que faire**" pour ne parler que de cette opposition pulsionnelle. Toute l'énergie est mise pour ne pas mourir plutôt que pour vivre. La vie serait de ne pas mourir. La vie et la mort sont aussi vides l'une que l'autre.*

La question fondamentale est celle du passage du non-vivant au vivant, de sortir de l'état inanimé, de la mort et du mensonge. Dans ce texte, nous sommes en train d'essayer de fonder une réflexion sur la parole à partir de concepts uniquement scientifiques : vivre serait faire reculer la mort et mettre un frein au retour vers l'inanimé. Nous essayons de fonder une réflexion qui est de l'ordre de la parole à partir de concepts scientifiques fondés sur la représentation que nous avons de la vie dans l'organisme et de la représentation de la mort que nous avons dans l'organisme.

On voit le danger dans lequel Freud risque de nous entraîner : il manque l'axe vérité-mensonge c'est-à-dire l'axe de la parole. L'ennemi, ce n'est pas la mort mais le mensonge.

Le problème pour certains, c'est celui de ce passage-là parce qu'il a été signifié comme ça par la mère : par exemple pour cette femme qui ne pouvait penser qu'elle avait quelque chose de vivant dans le ventre. C'est le fantasme de tout avortement : nous disons qu'il n'y a pas de vie.

PBP p. 84 § 2 & 85 § 1

O.C. p. 311 § 2 (41) & p. 312 § 1(42)

Mais reprenons-nous : il ne peut en être ainsi. Les pulsions sexuelles auxquelles la théorie des névroses assigne une place à part apparaissent sous une tout autre lumière.... C'est ainsi que les cellules germinales travaillent en opposition au mouvement vers la mort de la substance vivante et réussissent à obtenir pour elle ce qui doit nous apparaître comme immortalité potentielle même si cela ne signifie peut-être qu'un allongement du chemin qui conduit à la mort.

D. V. Les pulsions sexuelles sont, en effet, articulées d'une part aux limites et à la mort de l'individu et d'autre part à la génération et à la vie de l'espèce. Il s'agit alors d'une vie où, au prix d'un changement du concept limite de vie, vivre ne serait plus, comme dans le développement précédent, uniquement le fait de l'individu, mais, moyennant la mort de l'individu, le fait de l'espèce.

La sexualité serait dans l'individu, ordonnée à la génération de la vie de l'espèce humaine, vie qui se donne à travers la génération et la mort, là même où, dans l'individu, elle tente de se garder pour l'individu contre l'espèce.

Freud, (le sait-il ?) à travers l'échafaudage qu'il met en place, pose à nouveau la "question de l'homme", mais là seulement où elle peut se poser, à l'articulation de l'individu et de l'espèce. À l'articulation de l'homme et de l'humanité interrogée du lieu de sa limite ou de sa division interne. Dans le sexe, dans la division homme - femme en tant qu'elle est constitutive de l'individu (on est un homme *ou* une femme) et de l'espèce, une humanité (un homme *et* une femme). La radicalité excluante et raidissante du "ou" est nécessaire à l'identification de l'individu comme tel. Ce rapport constitutif du OU (individu) et du ET (espèce) pose en un même acte, et la question de la génération et celle de la parole. Ce rapport en effet - comme tout rapport - suppose l'intelligence, "cette tendance intelligente" des origines qui s'oppose à la tendance purement pulsionnelle¹ et une intelligence qui se transmet par-delà la mort et la séparation, ce qui n'est pas pensable en dehors du concept de parole et d'écriture, en dehors du symbole.

Concernant le sexe ou plutôt l'humanité sexuée le ET-OU articule indissolublement la question de l'individu à celle de l'espèce. Cette articulation ne se fait que dans l'ordre de la parole, dans un ordre symbolique originaire - c'est-à-dire en deçà et au-delà de toute opposition imaginaire sans lequel le rapport ET-OU ne peut même pas se donner à penser.

PBP p. 84 § 2

O.C. p. 311 § 2 (42)

Les organismes élémentaires qui forment le corps compliqué d'un être humain vivant supérieur ne parcourent pas avec lui toute l'évolution qui conduit vers la mort naturelle. Quelques-uns d'entre eux, les cellules germinales, conservent vraisemblablement la structure originaire de la substance vivante et se détachent après un certain temps de l'ensemble de l'organisme, avec tout leur potentiel de dispositions pulsionnelles héréditaires et nouvellement acquises.

¹ Il n'y a d'intelligence que dans la perception d'un rapport ou d'un rapport de rapports à partir d'un point de vue, ici du point de vue du sujet parlant.

D.V. Mais comme dit Freud, "repreons-nous" pour revenir à la manière dont il va poser la question des pulsions sexuelles... Pour échapper à la mort organique il y a des organismes élémentaires - les cellules germinales - qui sautent du train avant qu'il ne soit trop tard...

... Elles **conservent vraisemblablement la structure originare de la substance vivante** et elles entraînent dans leur saut **tout le potentiel de dispositions pulsionnelles héréditaires et nouvellement acquises**.

À ces deux propriétés, celle de conserver la structure originare (la vie qui se donne sans se raidir) et celle de garder en puissance les acquis pulsionnels, elles devraient leur existence indépendante.

Nous sommes dans une explication tout à la fois rigoureuse et mythique : nous sommes en plein dans "le hasard et la nécessité".

NOTES. Nous sommes en effet en pleine explication à la fois rigoureuse et mythique, mais quand sortons-nous de l'explication mythologique du monde ? Par la science ? Nous en sortons quand il y a ré-interprétation au niveau de la parole. Le mythe vient à la place de la parole créatrice. Il y a une seule manière de sortir du mythe, c'est de l'interpréter. Le mythe est rigoureusement médiateur. Il concerne toujours l'origine, c'est-à-dire ce qui parle en nous maintenant. Le mythe n'a de sens, quand on le lit par exemple, que s'il ouvre sur notre propre origine.

La science est une médiation si on ne se laisse pas prendre au fait qu'elle apporterait une explication sur l'origine. Ça ne va plus quand elle devient mythique et que sous prétexte de rendre compte de l'homme, elle empêche de poser et de laisser ouverte la question de l'homme en lui.

Plus nous avançons vers ce qui parle en nous, c'est-à-dire la vie de l'espèce, plus nous faisons la découverte que notre vie n'est pas réductible à nous-même. Il y a quelque chose de l'altérité qui est en branle, et notre position de sécurité sera en danger.

D.V. Le reste germinal fait à nouveau retour au début du développement...et travaille en opposition au mouvement vers la mort de la substance vivante. (p. 84 § 2 fin)

Ce retour au début n'est, alors, pas du tout un retour à l'inanimé où **la substance vivante avait encore, en ce temps la mort facile** (83§1) il est retour à **ce jour ...qui advint...où les propriétés de la vie furent suscitées dans la matière inanimée par l'action d'une force qu'on ne peut absolument pas se représenter.** (82 § 2)

Le canard est toujours vivant. **La force mystérieuse dont nous n'avons plus que faire...** est toujours là maintenant. La force mystérieuse, originare, est dans le rapport du ET-OU concernant le sexe : c'est la parole symbolique.

Les pulsions sexuelles représentées par **les cellules germinales réussissent à obtenir pour elles (la substance vivante) ce qui doit nous apparaître comme immortalité potentielle même si cela ne signifie peut-être qu'un allongement du chemin qui conduit à la mort** (85 §1 haut).

D.V. Mieux que Freud, on voit que cet allongement n'est pas dans la sphère sexuelle individuel, mais dans celle de l'espèce. L'immortalité dont il s'agit plus haut, n'est en aucune façon celle de l'individu. Elle est celle d'une vie humaine qui se conserve ou se développe dans l'individu mortel, qui conduit au but les pulsions dans l'espèce vivante à travers la mort. Si nous doutions qu'il s'agit du sexe, au lieu où le ET-OU s'articule, Freud nous y ramène délicieusement.

Un fait nous paraît hautement significatif : la cellule germinale doit trouver des forces - ou même la condition nécessaire - pour s'acquitter de cette fonction, dans sa fusion avec une autre cellule qui à la fois lui ressemble et en diffère. (85 § 1 haut)

Arrivées à ce point, les pulsions sexuelles deviennent des veilleurs (prophètes), celles qui veillent sur le destin des organismes élémentaires survivant à l'individu, les veilleurs de la vie de l'espèce, de la vie humaine en tant qu'elle est pour tous.

(Ces cellules) sont alors conservatrices de la vie de l'espèce en tant qu'**elles s'opposent au but poursuivi par les autres pulsions qui, à travers la fonction, conduisent à la mort...** (85 § 2) de l'individu.

D.V. Il y a là franchissement (dans la division) de l'opposition conflictuelle² entre l'individu et l'espèce, entre la vie considérée du côté du moi, celle qui veut se garder, et celle considérée du côté du Je qui ne peut se concevoir autrement que dans l'acte de recevoir et de se donner, dans l'acte de la parole et du rapport à l'autre et aux autres. Cette opposition conflictuelle est bien constitutive de l'individu en tant qu'il est de l'espèce parlante où vient à se poser la question de ce qui se transmet dans cette articulation vivante et mortelle du ET-OU qui supporte la parole transmise à travers la génération humaine et que la parole supporte.

Ce rapport conflictuel métaphorisé dans le ET-OU du sexe, n'est conflictuel que relativement à une "vie unique" qu'elle soit individuelle ou de l'espèce. C'est de ce rapport à une origine vivante, (force mystérieuse) point de vue unique, que le ET-OU, que la parole et la génération humaine tiennent leur pertinence et leur apparente opposition dans l'imaginaire.

Sans ce rapport à l'origine, il y aurait dissociation entre le ET et le OU. La barre qui les lie disparaîtrait et depuis belle lurette, la question de l'homme ne se poserait plus. Les pulsions sexuelles ne seraient plus, comme le dit Freud des pulsions de vie à **proprement parler** (85). Pour nous, le "à proprement parler" indique le rapport à la double altérité de la parole³ et du sexe.

Les pulsions de vie sexuelles ravivent la question de ce qui parle, et dans l'individu et dans l'espèce, de ce qui parle en lui et en elle depuis l'origine.

Freud, à sa manière, ne lâche pas la rampe. Ce qui se parle dans le rapport de l'espèce et de l'individu pose la question de ce qui s'y génère dès l'origine (la question du "genre"), à travers le conflit et la mort où s'articulent l'individu et l'espèce qui ne vivent pourtant pas de deux vies différentes ou opposées. Il perçoit que sexualité (espèce) et différence sexuelle (individu) n'existent pas aux origines de la vie. **Bien que la sexualité et la différence des sexes n'aient certainement pas existé aux origines de la vie...** (85 § 2 bas). Autrement dit elles sont secondaires : leur abstraction et leur séparation est l'échafaudage (le jeu des pulsions) qui autorise dans l'articulation du ET-OU l'ouverture de la question de l'origine, ou la question de l'origine comme ouverture à ce qui parle "uniquement" dans le monde, à ce qui spécifie l'homme - relativement à toutes les autres formes de vie aussi bien que relativement aux différentes espèces : il parle.

Le fait que "ça parle" spécifie le genre humain.

Étymologiquement et sémantiquement, la question du genre (humain) nous ramène à celle de savoir ce qui s'engendre, ce qui naît sous ce "mode" de l'humain. (mode : genus, eris) Il est moins vrai alors que "**abstraction faite des pulsions sexuelles,**" ... celle où se donnent à lire, entendre, parler le rapport ET-OU, "**il n'y a pas d'autres pulsions que celles qui veulent rétablir un état antérieur, qu'il n'y en a pas d'autres tendant vers un état qui n'a pas encore été atteint** (86 § 2).

Donc, toutes les pulsions veulent rétablir un état antérieur voisin ou égal à zéro qui n'est rien d'autre que la mort considérée comme le retour à l'état inanimé originaire. Toutes les pulsions, sauf les pulsions sexuelles qui conservent la vie en faisant sauter du train pulsionnel de l'individu qui va à la mort des organismes élémentaires qui se fusionnent avec d'autres organismes élémentaires qui ont sauté de leur train.

² L'orgueil technique serait de séparer l'individu et l'espèce en faisant valoir pour l'individu la vie de l'humanité qui se donne à tous dans l'espèce et pour l'espèce, la mort de l'individu.

³ Altérité première dans l'ordre de l'imaginaire : les autres. Altérité seconde dans l'ordre symbolique : l'Autre qui ne peut se pointer qu'à l'origine.

Autrement dit une série de pulsions assure la vie de l'individu en le conduisant à la mort et une autre série assure la vie de l'espèce en soustrayant des éléments organiques à ce but.

PBP p. 87 (haut)

O.C. p. 314 § 2 (44)

Beaucoup d'entre nous trouveront peut-être difficile de renoncer à la croyance qu'il y a dans l'homme lui-même une pulsion de perfectionnement, ... pulsion dont on est en droit d'attendre qu'elle se charge de le faire devenir un surhomme. Pourtant je ne crois pas en l'existence d'une telle pulsion interne et je ne vois aucun moyen de ménager cette bienfaisante illusion".

D.V. À cet endroit Freud va battre en brèche la notion d'une pulsion **"tendant vers un état qui n'a pas encore été atteint"** (86 § 2) : il me semble qu'avec lui nous rencontrons quelqu'un qui ne croit pas à l'idée actuelle de progrès humain (il le dit ailleurs), de développement et de perfectionnement de l'homme comme tel (progrès technique) .

En décrivant cette illusoire pulsion de perfectionnement, Freud inlassablement revient à ce qui le travaille : **"on peut la comprendre sans mal (la poussée à se perfectionner) comme la conséquence du refoulement pulsionnel sur quoi est bâti ce qui a le plus de valeur dans la culture humaine"** (87).

Les lignes qui suivent sur la problématique du refoulement et de la répétition sont peut-être parmi les plus inspirées de Freud.

PBP p. 87 § 2

O.C. p. 315 § 1 (45)

La voie rétrograde qui conduit à la pleine satisfaction est, en général, barrée par les résistances qui maintiennent les refoulements de sorte qu'il ne reste plus d'autre solution que de progresser dans l'autre direction de développement qui est encore libre, sans espoir d'ailleurs de pouvoir achever le processus et atteindre le but.

Ce qui va apparaître au terme comme **"pulsion de perfectionnement"** ne va être rien d'autre que la tentative de fuite devant une satisfaction pulsionnelle. Cette voie rétrograde conduit à la pleine satisfaction et ne serait finalement rien d'autre que la tendance **"suscitée par l'action d'une force qu'on ne peut encore absolument pas se représenter"** (82). Cette force n'est pas de l'ordre de la représentation justement, mais de la parole qui y nomme un sujet alors que le jeu pulsionnel individuel, celui du moi, veut réduire au même.

PBP p. 88 § 2

O.C. p. 315 § 2 (45)

Les processus en jeu dans la formation d'une phobie névrotique, qui n'est pas autre chose qu'une tentative de fuite devant une satisfaction pulsionnelle, nous fournissent le modèle de la naissance de ce qui se présente comme "pulsion de perfectionnement"... il est vraisemblable que les efforts d'Eros pour rassembler la substance organique en des unités toujours plus grandes tiennent lieu de cette "pulsion de perfectionnement" que nous ne pouvons admettre.

Freud finalement pointe là une dissociation humaine, essentiellement névrotique, entre une vie réduite à l'individu, possédée (moïque) dans l'image et une vie ouverte dès l'origine sur ce qui se donne dans l'espèce humaine, la vie en tant qu'elle est humaine. Cette vie est ordonnée non au perfectionnement imaginaire mais à la rencontre symbolique qui la fonde et qui ne lui est plus possible dans la mesure où avec "l'image" du moi (l'idéal) surgit la résistance à la parole de l'Autre (où le sujet demeure) : cette résistance est dénégaration de l'Autre, perversion du désir.

Mise au service de la prétendue pulsion de perfectionnement, la perversion trouve son assise dans la phobie, dans la peur des signifiants de l'altérité, la peur de la parole en tant qu'elle spécifie l'homme et qu'elle dit cette parole. Sauf à mentir, la vie en acte - comme la parole - ne peut que se

recevoir et/ou se donner, et non pas se garder.

NOTES. S'adresser au symptôme, empêche de parler. Le leurre de la psychanalyse, c'est le leurre de la parole technique, c'est aller voir quelqu'un pour parler techniquement de soi, pour comprendre et pour éviter la souffrance. L'exactitude de la science qui se donne pour la vérité est un mensonge.

Avec la "pulsion de perfectionnement", Freud dénonce un but à atteindre qui serait une perfection purement extérieure et qui n'aurait rien à voir avec l'origine de la pulsion. Puisqu'il dit que la pulsion va vers la mort, la perfection c'est la mort. L'image parfaite que nous avons de nous-même et que nous voudrions réaliser, nous ferait définitivement sortir de cette pulsion de mort : c'est une illusion. Pour marier les deux, il faudrait une mort qui soit la perfection de la pulsion. Une mort qui serait perfection, c'est donner la vie, c'est l'amour.

Pour la plupart, le désir se réduit à l'envie. Pour aller dans le sens d'une véritable perfection, et non d'une pulsion de perfectionnement, il faut aller dans le sens d'une mort qui est signe de vie : ce passage ne se fait pas dans l'espèce. L'articulation de la vie qui court dans l'espèce se réfère à la mort individuelle. Elle est le signe d'une mort, scansion de la vie, qui se transmet, ou alors, elle est dressée comme la mort absolue qui s'oppose à la vie et nous n'en sortons pas.

La perfection serait la pureté imaginaire. La perfection de la vie, c'est la vie qui disparaît comme telle : la vie qui se donne et non la vie qui se garde. Ce qui tue c'est la vie qui se garde. Il n'y a pas d'autres définition de la vie que ce qui se donne.

Le Sujet est celui qui se vit comme mortel. Dans l'opposition vie mort, on est dans l'imaginaire. L'édifice pulsionnel (pulsion de vie - pulsion de mort) est dans l'ordre de l'imaginaire. Il s'agit d'une grille, d'une mythologie qui essaie de rendre compte de l'origine dans le devenir de laquelle nous sommes. Nous sommes coincés, piégés dans le dualisme des pulsions. L'origine que Freud appelle une force, n'est ni de l'ordre de la vie, ni de l'ordre de la mort. Il peut y avoir des médiations pour parler de la vie, mais la mort, c'est quoi ? Il y a confusion entre mort, pulsion de mort et état inanimé.

La pulsion de perfectionnement ne serait-elle pas un désir mimétique de l'autre, une tentative d'atteindre un point hors de soi, comme dans la jalousie ? Le jaloux, toujours tellement désireux de vivre, pense qu'il ne vit pas et que c'est l'autre qui vit. La jalousie est le sentiment que tout homme éprouve dès lors qu'il y a un autre vivant à côté de lui, puisqu'il n'a pas toute la vie. Ce que Lacan dit de "LA femme", ça se dit de la vie. Elle n'est pas toute.

Mettre un enfant au monde, ce n'est pas autre chose que sortir de la jalousie. On peut parler de la mousse imaginaire qu'on met autour de la mère idéale, mais combien de femmes en crèvent ! L'humain chez la femme consiste à découvrir qu'elle est jalouse de la vie qui la traverse.

La jalousie interdit la position d'analyste. Comment être témoin de l'envol de quelqu'un si on est jaloux ?

L'ambivalence s'oppose au désir : l'annulation d'un terme par l'autre fait croire qu'il n'y a pas d'énigme. Le vide dont il est question est la production imaginaire d'une mort et d'une vie qui se donneraient à égalité et qui s'annuleraient. On tombe alors dans le vide. Malheur à l'analyste qui croit qu'il n'a pas à s'adresser au sujet à travers le vide qui vient à la place de la parole originaire. L'orgueil, c'est l'immédiateté d'une vie qui ne veut s'en référer qu'à elle-même, sans passer par la parole, sans se dire et sans faire l'expérience de

l'altérité : une vie seule. C'est l'image de soi qui se redouble sur elle-même et qui cherche à se prendre sans médiation.